



GASTON LUCE

**LE
SPIRITISME
CHRISTIQUE**

*L'idéal que proclament les voix du monde
invisible n'est pas différent de celui du
fondateur du christianisme.
Léon Denis*



LE SPIRITISME CHRISTIQUE

La véritable doctrine spirite est dans l'enseignement donné par les Esprits.

Allan Kardec

L'idéal que proclament les voix du monde invisible n'est pas différent de celui du fondateur du christianisme.

Léon Denis

Les Evangiles : message éternel dont la lettre déformée n'exclut pas le langage de l'Esprit parfait.

H. Petit-Rivaud

Le Spiritisme sera christique ou ne sera pas.

René Kopp

L'étendard du Christ est appelé à dominer le monde.

Esprit Jeanne-d'Arc

LE SPIRITISME CHRISTIQUE

*Cette conférence a été donnée à la Société vaudoise des études psychiques, à Lausanne, le 16 octobre 1936, et le 17 à la Société d'Etudes psychiques de Genève, sous le titre général : **Spiritisme et Rénovation.***

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

Quelque gêne que me cause l'occasion de faire intervenir le «moi » toujours haïssable, surtout en pareille question, il est cependant indispensable que vous sachiez sur quelle autorité je me fonde pour parler devant vous. Je suis moins un auteur spirite qu'un témoin qui s'est fait un devoir de rapporter ce qu'il a vu, ce qu'il a appris, ce qu'il sait. L'autorité sur laquelle je m'appuie, c'est moins un savoir livresque que l'observation, l'expérience, la méditation personnelle. Toutes les objections que j'ai pu me faire à moi-même au cours de ces années d'études, depuis le retour à l'au-delà de mon bon maître Léon Denis, à qui je suis heureux d'adresser aujourd'hui un hommage de vénération particulière, toutes les objections qui me sont venues d'autrui sont tombées une à une devant la réalité des choses devenues pour moi l'évidence même, et je me suis rendu compte que le but véritable du Spiritisme n'a pas encore été suffisamment dégagé, malgré l'impulsion si ferme que lui avait, dès l'origine, imprimé son fondateur, malgré les indications précieuses qu'il nous a données, et que l'on hésitait encore trop souvent sur la direction à prendre.

J'ai dit et écrit que le Spiritisme, en France, est à la croisée des chemins. Je maintiens cette affirmation, et j'en prends la responsabilité. Le Spiritisme étant à notre époque l'élément primordial de la rénovation qui s'impose, c'est à nous, Messieurs, de veiller sur son développement avec une attention scrupuleuse et la plus grande vigilance.

Les religions et les philosophies nous offrent un exemple tellement frappant des altérations et des déviations que leur a fait subir l'esprit humain dans ses sautes constantes que, le sachant, nous serions impardonnables de laisser la doctrine spirite à la merci des fantaisies ou des préférences de tel ou tel groupe ou de telle ou telle personnalité. Si nous ne craignons point les innovations, nous avons mission de les examiner avec un soin extrême lorsqu'elles se présentent, surtout à une époque de confusion comme la nôtre, et le critère, en un tel examen, ce sera, comme toujours, la raison et le bon sens.

Essayons donc, Messieurs, de définir, avec toute la précision désirable, ce qu'est le spiritisme. Ne croyons pas que ce soit chose faite. Nous ne voyons pas encore avec une clarté suffisante, d'où il vient, ce qu'il est, où il conduit.

Je vous convie à le rechercher avec moi. Les uns disent : c'est une science, les autres, c'est une philosophie ; les autres : c'est une croyance ; les autres : c'est une religion ; et d'autres encore : c'est une philosophie religieuse. Il y a du vrai dans tout cela et, cependant, la signification exacte n'est pas dans ces formules.

Des chercheurs, et leur bonne foi n'est pas ici en cause, ont cru que le spiritisme devait s'identifier à la science pour s'affirmer devant l'opinion, et qu'en conséquence, le *spiritualisme expérimental* était mieux à même que tout autre d'apporter une solution satisfaisante au problème de l'existence humaine.

Le résultat, vous l'avez constaté, ce fut un compromis, et il n'en pouvait être autrement car le spiritisme expérimental aboutit naturellement, à la métapsychique. Le fait, dit supra-normal, ayant été enregistré, vérifié, étudié, d'après les méthodes en usage au laboratoire, il a bien fallu l'interpréter. Le résultat ne s'est pas fait attendre. Deux thèses se sont affrontées dans une opposition irréductible deux camps rivaux se sont dressés l'un contre l'autre, et la dispute menace de s'éterniser entre chercheur d'une égale bonne foi. Faut-il s'en étonner ? Non, Messieurs. Il n'est pas ici de solution commune au problème pour la raison bien simple que la métapsychique se donne comme une science, et que notre science contemporaine, purement analytique, se veut amoral, dégagée de tout concept philosophique ou religieux. Vous voyez la difficulté de concilier les deux ordres de recherches : d'une part, le fait d'expérience en lui-même, d'autre part, le fait de conscience ; le phénomène et le noumène ?

Que disent à ce sujet. nos savants actuels ? « La science, écrit G. Claude (j'emprunte ces vues à d'une récente enquête du Figaro), la science n'a rien à voir aux choses de la conscience. »

« Borné à l'exploration du domaine des phénomènes naturels, dit de son côté P. Termier, l'esprit scientifique n'a rien à voir avec le sentiment religieux. Il ne lui est pas opposé, il l'ignore. »

Selon le Dr Lecornu : « Les notions du bien et du mal sont complètement étrangères à la science ; là où s'arrête son rôle commence celui de la croyance ».

E. Picard, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, constate de son côté « que les conceptions avec lesquelles la science s'édifie présentent quelque arbitraire, et qu'il semble qu'il y ait des choses irréductibles à la connaissance scientifique, telles que la morale et la foi ».

Mêmes vues chez le Pr. Matignon, du Collège de France. « La science, observe-t-il, cantonnée dans l'étude de la matière, ne peut élaborer la morale qui fournit à l'humanité ses directives. Il faut en chercher ailleurs les fondements. »

Enfin, l'éminent physicien E. Branly parle dans le même sens, en signalant les effroyables périls que peut engendrer le laboratoire avec une science orientée comme l'est présentement la nôtre.

Ainsi donc, la science ignore et veut systématiquement ignorer les éléments du savoir qui ne sont pas de son ressort. Et là-dessus, avec une modestie louable, elle est unanime à proclamer son incompétence. Vouloir dans ces conditions la faire servir, contre son gré, à des

fins pour lesquelles elle n'est ni préparée, ni outillée, ce serait là, Messieurs, vous en conviendrez, une inconséquence ou une gageure impossible à tenir.

La métapsychique est une science comme les autres sciences, et qui a pour objet l'étude des phénomènes psychiques et psychologiques dus à des forces intelligentes appartenant à un autre plan de vie que le nôtre, ou à des facultés de l'esprit demeurées inconnues. Comme telle, sa méthode est tout objective. N'aborde pas qui veut cette science. Elle demande des connaissances étendues et précises surtout en physique, radioélectricité, médecine, psychiatrie, psychotechnique, etc. C'est dire qu'on ne s'établit pas métapsychiste sans études préalables, et nous venons de voir qu'il s'agit ici d'études très complètes.

Si le Spiritisme se confondait réellement avec la métapsychique, si c'était vraiment une science comme les autres sciences, convenons-en, les spirites seraient plutôt rares.

Mais le Spiritisme n'est pas une science comme les autres sciences, il en diffère radicalement. La science spirituelle n'est pas la science matérielle ; la science d'observation n'est pas la science expérimentale ; la science pure n'est pas la science appliquée. Or, si nous voulons apparenter le Spiritisme à une science, et c'est une chose qui s'impose d'elle-même puisqu'il est lui aussi, un élément du savoir, c'est à la science spirituelle, à la connaissance, qu'il faudrait le rattacher plutôt qu'à la science matérielle. A quoi servirait, je vous le demande, d'invoquer ici la Science, une science qui n'existe pas encore et ne saurait exister avec les conceptions régnantes ? C'est au savant à s'élever jusqu'à la synthèse philosophique, et non à la science qu'il professe.

Cependant, objecterez-vous, certains faits d'ordre matériel, qui relèvent indéniablement du Spiritisme, tombent bien sous les prises de la science expérimentale. Je vous répondrai : ce ne sont pas des faits de l'ordre de ceux que, d'ordinaire, la science enregistre : ce sont des faits supra-normaux obéissant, non plus à des forces naturelles, mais à l'action d'intelligences appartenant à un monde autre que le nôtre. Et c'est pourquoi la tâche du savant ici se complique. Ou il reste déconcerté, ou il se détourne finalement de ces recherches, ou il s'en tire à coups d'hypothèses. Mais vous, spirites, si vous n'interprétez pas ces faits dans le sens spirituel, vous devenez prisonniers de la science matérielle, vous restez dans la métapsychique ; vous n'en pouvez sortir. Je comprends la préoccupation qu'a tout chercheur sincère d'échapper à l'illusion, de se maintenir en terrain ferme. C'est là un très légitime souci que doit partager tout ami de la vérité. Vous recherchez la science, c'est-à-dire la discipline, c'est-à-dire l'ordre dans les idées ? Eh bien ! soyez rassurés. En agissant ainsi, vous suivez « la méthode simple et lumineuse de l'obéissance au réel. Or, se contenter du réel, c'est rester scientifique toujours, et c'est en même temps déjà ouvrir de vastes horizons susceptibles d'orienter des vies entières, et cela, d'une façon définitive ». (René Kopp)

Tout homme de bon sens peut donc rester scientifique dans le domaine spirite en gardant simplement sa pensée soumise à l'objet. Or, ici, Messieurs, je le répète, nous ne sommes plus au laboratoire, parce que le fait est inséparable de l'enseignement qui s'y rattache. La table frappe des coups, mais c'est pour dire quelque chose ; le oui-jà tourne dans un but identique ; une lumière se montre, une fleur est apportée sans intermédiaire visible dans une intention précise. S'en tirer avec un mot n'avance à rien, à moins d'avoir des œillères. Il est impossible de séparer le fait en lui-même de son expression intelligente, de sa signification spirituelle. On ne saurait dissocier ces deux opérations : l'expérimentation et la spéculation, sans arbitraire, et il apparaît nettement que le spirite peut rester tout aussi objectif, tout aussi scientifique que le métapsychiste le plus distingué. Convenons toutefois que dans l'acception actuelle du mot science, l'expérimentation rigoureuse, je le répète, aboutit à la métapsychique, non au Spiritisme. Et c'est pourquoi le Professeur Richet, l'éminent protagoniste de cette science, tout comme l'actuel directeur de l'Institut Métapsychique, M. le docteur Osty, tablant pourtant l'un et l'autre sur une gamme très étendue de faits spirites, sont

restés irréductiblement opposés à notre doctrine ; c'est pourquoi nous voyons toujours la science officielle, l'Université, bouder à nos travaux.

J'ai lu dans un ouvrage récent définissant la méthode du Spiritisme scientifique, qu'avant d'aborder la recherche du fait, il fallait, d'une façon générale, réaliser aussi parfaitement que possible une ambiance morale élevée, l'harmonie des pensées, le désir de s'instruire. Et en exergue figure cette phrase de Léon Denis : «L'expérimentation, en ce qu'elle a de grand, la communication avec le monde invisible, ne réussit pas au plus savant, mais au plus digne, au meilleur, à celui qui a le plus de patience, de conscience, de moralité. »

Qu'est-ce à dire, Messieurs, sinon que le Spiritisme, même quand il se veut scientifique, ce qui est une intention louable en soi, est, je le répète, une éthique, ***une affaire de conscience d'abord***, car il s'agit avant toute chose de l'Esprit qui ne saurait être soumis, lui, aux exigences de la méthode expérimentale. De deux choses l'une : ou vous expérimentez avec la rigueur obligatoire, et vous restez dans la métapsychique, ou vous acceptez le magistère spirituel, et vous ne voyez dans l'expérimentation qu'un moyen de contrôle des phénomènes supra-normaux.

De quelque façon qu'on envisage la question, il semble bien, effet, «qu'il y ait des choses irréductibles à la connaissance scientifique, telles que la morale et la foi ». Cette phrase vaut d'être retenue, et c'est pourquoi j'y reviens, car elle éclaire toute la question. Ces choses irréductibles à la connaissance scientifique, mais, du point de vue où nous nous plaçons, ce sont justement celles qui nous importent le plus. Un psychologue éminent, Th. Ribot, a dit que le sentiment est ce qu'il y a de plus fort en nous.

Qui n'en a fait la constatation ?

Lorsque les grands événements de notre existence nous apportent soit la joie, soit l'accablement, à ces moments où le bonheur nous comble, ou lorsque tout nous manque et que le terrain se dérobe sous nos pas, notre savoir, notre degré de culture, notre bagage intellectuel ne nous importent guère. Nous vivons repliés sur nous-mêmes, nous vivons en profondeur, tandis qu'autour de nous, le monde poursuit son train habituel. Nous réalisons alors qu'il est des choses étrangères à l'intellect et qui nous sont absolument nécessaires, qu'elles intéressent un domaine tout autre, qui est le domaine spirituel, où le cœur a sa part, où le sentiment domine, et avec le sentiment, des facultés d'une subtilité inouïe. De l'intellectualité procèdent les systèmes contradictoires, de la spiritualité découle une tradition invariable dont l'origine plonge dans le passé multimillénaire. Elle nous a été transmise, en Occident, par le druidisme, le pythagorisme et le platonisme ; elle se retrouve dans les principales religions, notamment le christianisme, et le Spiritisme, à son tour, vient épouser ses données essentielles.

Il occupe donc une position des plus fortes. Son originalité réside simplement dans sa méthode de recherches. Il recueille les faits, les étudie, les enregistre sans a priori, ou scientifique, ou philosophique, ou religieux. Il n'établit aucune démarcation arbitraire entre ces faits ; qu'ils soient d'ordre matériel ou d'ordre intellectuel, il discerne à leur origine une cause identique ; il s'en réfère à la méthode expérimentale, mais en refusant toute limitation, parce qu'avant tout, il fait crédit à l'Esprit, qui nous déborde de toutes parts. Enfin, il examine avec un soin tout spécial les phénomènes qui accompagnent l'inspiration et la communion spirituelle (on disait les charismes au temps de Saint Paul) : car le langage, vous le savez, sous les influx venus du monde invisible, revêt un caractère sacré.

De tout temps, les hommes en ont fait la remarque. Le prophétisme a toujours été de leur part l'objet d'un respect particulier, parce qu'il fut l'élément civilisateur par excellence, le révélateur et le gardien des valeurs morales.

Or, tout prophète, tout inspiré est un médium, et tout médium doit tendre vers la haute inspiration, fille de la Lumière, par quoi nous parvenons les vérités qui sont l'aliment de notre âme.

Quelle que soit donc la façon dont on envisage le Spiritisme, il apparaît nettement que le phénomène n'est qu'un départ, que l'amorce mise sur le chemin de ces vérités, qui sont vraiment notre pain de vie.

LA NOUVELLE REVELATION

Cet enseignement qui, nous vient de l'Esprit et, par délégation, des **Esprits** qui le servent, est-ce vraiment la «nouvelle révélation» selon le mot de Conan Doyle, qui ne fait que reprendre ici, nous le verrons plus loin, la propre pensée d'Allan Kardec ? Cet enseignement est-il particulier à tel ou tel peuple ou est-il universel ? Vient-il innover ou détruire ?

La réponse à ces questions est contenue dans la **Genèse spirituelle**, point culminant de l'œuvre du grand doctrinaire. «**Non**, lit-on dans ces pages, **le Spiritisme n'est pas à proprement parler une nouveauté. Il ne vient pas détruire la tradition, mais la continuer ; il ne vient pas se substituer à la croyance générale, mais l'éclairer.**

Moïse a révélé aux hommes la connaissance d'un Dieu unique, c'est la première révélation. Christ a enseigné la vie future et la loi d'Amour : c'est la deuxième révélation.

Quant au Spiritisme, prenant son point de départ dans les paroles mêmes du Christ, comme Christ a pris le sien dans Moïse, il est une conséquence directe de sa doctrine.

Le Spiritisme peut être considéré comme la troisième révélation.» Voilà Messieurs, ce qu'il importait de dégager, et Allan Kardec, dès le départ, l'a fait avec sa rectitude coutumière.

Le spiritisme est une conséquence de la doctrine du Christ ; le spiritisme peut être considéré comme la troisième révélation, celle de l'ère nouvelle qui s'annonce, ouvrant un nouveau cycle d'évolution de l'humanité. La fermeté de ces propositions ne saurait nous échapper. Toute l'œuvre du maître, en effet, et j'insiste sur ce point, s'agrège autour d'une idée centrale qui semble avoir été perdue de vue, et cette idée peut se traduire ainsi : la doctrine spirite est la résultante de l'enseignement collectif et concordant des Esprits de Dieu. Cet enseignement se retrouve dans l'Évangile de Jésus, ce qui accuse son origine christique.

Je sais, Messieurs, les préventions qui se sont élevées autour des livres sacrés, surtout depuis les travaux d'exégèse qui ont été très poussés à la fin du siècle dernier. On peut tout au moins concéder que les Évangiles nous dévoilent, plus que tous autres écrits similaires, les trésors cachés de la Parole, et qu'ils sont en réalité et ceci est hors de conteste «**le message éternel dont la lettre déformée n'exclut pas le langage de l'Esprit parfait**».

Les rejeter au nom d'une soi-disant critique rationaliste hésitante en ses fins et ne semant que le doute, c'est tourner le dos à la vérité.

Même chose, quoique à un degré moindre pour l'Ancien Testament. «La Bible ment», disent les uns, «La Bible a dit vrai» disent les autres. Prenons, si vous le voulez, un exemple : examinons **La Genèse**, de Moïse. Dans certains milieux, on trouve bon de dénigrer ces récits puissamment imagés. Et cependant, Messieurs, dans leurs passages saillants, ils sont recevables par nos sciences mêmes. Si je devais résumer, en quarante lignes, les acquisitions les plus authentiques de la géologie, disait, d'après l'abbé Moreux, feu A. de Lapparent, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, je copierais le texte de la Genèse, c'est-à-dire l'histoire de la création du Monde, telle que l'a tracée Moïse.

Moïse, en effet, n'invente pas, il ne fait que rapporter une tradition antérieure qui mérite crédit en raison même de sa très grande ancienneté.

Quand il fait le récit de nos origines, il ne faut pas interpréter à la lettre ce qui doit être reçu allégoriquement. Allan Kardec n'a pas commis la faute de rejeter ces textes vénérables ; il s'est attaché à en pénétrer le sens, aidé en cela par les **Esprits**, ses collaborateurs et inspirateurs habituels. C'est ainsi qu'il nous a livré ces chapitres admirables où l'idée universelle de **la chute** s'éclaire aux rayons de la lumière spirituelle.

Permettez-moi de vous en résumer la substance :

- a) L'incarnation de l'Esprit n'est ni constante, ni perpétuelle ; elle n'est que transitoire ; la vie spirituelle est la vie normale.
- b) Le progrès matériel d'un globe suit le progrès moral de ses habitants : or, comme la création des mondes et des Esprits est incessante, que ceux-ci progressent plus ou moins rapidement en vertu de leur libre arbitre, il en résulte qu'il y a des mondes plus ou moins anciens, à différents degrés d'avancement physique et moral, où l'incarnation est plus ou moins matérielle et où, par conséquent, le labeur se fait plus ou moins rude.

A ce point de vue, il faut le dire, si l'on en croit l'enseignement des Esprits, la terre occupe le bas de l'échelle, les hommes qui l'habitent, fortement matérialisés y vivent, dans l'ensemble, d'une vie semi-animale qui les tient éloignés de la vraie civilisation.

Que s'est-il passé à l'origine ? Comment faut-il entendre ce que dit la tradition des événements intéressant l'apparition de l'homme sur le globe ?

Voici la réponse : « Les mondes, selon Allan Kardec, progressent physiquement par l'élaboration de la matière et moralement par l'épuration des Esprits qui les habitent. » Donc, ils évoluent, se transforment.

« Lorsqu'un monde est arrivé à une de ces périodes de transformation qui doit le faire monter dans la hiérarchie, des **mutations** s'opèrent dans sa population incarnée et désincarnée ; c'est alors qu'ont lieu les grandes émigrations et immigrations. »

Ceux qui ont progressé véritablement accèdent à un monde supérieur. Ceux qui, malgré leur intelligence et leur savoir, ont transgressé les lois divines, sont déportés, envoyés sur des mondes moins avancés. C'est ainsi que la population des sphères de vie se trouve à certains moments renouvelée, et notre humanité a connu ces vicissitudes.

« La race adamique a tous les caractères d'une race proscrite ; les Esprits qui en font partie ont été exilés sur la terre, déjà peuplée mais d'hommes primitifs et plongés dans l'ignorance, et qu'ils ont eu pour mission de faire progresser en apportant parmi eux les lumières d'une intelligence développée. »

N'est-ce pas, en effet, le rôle que cette race a rempli jusqu'à ce jour ? La supériorité intellectuelle des fils d'Adam prouve que le monde d'où ils sont sortis était plus avancé que la Terre. Mais ce monde devant entrer dans une nouvelle phase de progrès, ces Esprits, vu leur obstination orgueilleuse n'ont pu s'y maintenir, car ils eussent été une entrave à la marche providentielle des choses. C'est pourquoi ils en ont été exclus, tandis que d'autres ont mérité de les remplacer.

Chassés de l'Eden, de ce monde heureux dont ils n'étaient plus dignes, voilà ce que furent les hommes à l'origine, les hommes de la race proscrite, dont nous sommes, car il s'agit ici de notre propre histoire.

Ne confondez pas, je vous en prie, cette race qu'est la nôtre avec celle de l'anthropopithèque préhistorique et hypothétique. L'Adam de Moïse est « l'homo sapiens », l'être doué de conscience et de raison, créé à l'image de Dieu, c'est-à-dire **Esprit** et Esprit susceptible par son principe, l'âme, parcelle du feu divin, d'un développement indéfini.

Non ! l'homme adamique n'est point sorti de la bête : il est descendu dans une enveloppe charnelle à une heure donnée de l'évolution de la planète préparée pour lui ; il s'est, dit la Genèse, « couvert d'une peau de bête ».

L'enseignement des Esprits de Dieu est à ce sujet suffisamment explicite et révélateur des causes de notre condition actuelle si douloureuse, par instants, si précaire malgré nos efforts, si inquiète et parfois si tragique.

L'Eternel dit à Adam, relégué lui et sa postérité sur ce monde de réparation et d'épuration : «Tu tireras du sol ta nourriture à la sueur de ton front». Pure figure de langage ! Dieu n'avait pas à intervenir. La loi de nécessité, si impérieuse ici-bas, se chargeait de courber l'orgueilleux sur cette glèbe qui, pour donner ses fruits, requiert un labeur incessant et pénible.

C'est de cette façon ou de quelque façon approchante que nous pouvons sainement interpréter l'événement appelé **chute** dans les théogonies primitives et dans le christianisme.

Cette donnée traditionnelle, que d'aucuns rejettent avec une vivacité singulière, ne contredit pourtant ni la raison, ni l'expérience. Les plus grands Esprits l'ont toujours considérée comme l'une des principales révélations faites à l'humanité. Elle nous apprend, cette révélation, qu'aucune notion n'est venue infirmer, que l'homme, créé pour participer aux œuvres de Dieu dans les mondes de lumière, s'est détourné de son Créateur afin de satisfaire à une inclination de sa nature le portant à s'affranchir de toute tutelle pour mieux agir à sa guise. Et la conséquence de cette infraction fatale fut une involution lente vers le stade planétaire où nous en sommes présentement.

Toutefois, la mansuétude de Dieu a permis à cette race bannie qu'un «Sauveur» fût dépêché vers elle pour éclairer sa route, la sortir (à condition qu'elle y consente, car elle est libre) de ce lieu d'exil et souvent de misère pour la conduire vers la réintégration dans le «royaume», la divine patrie. J'entends l'objection : Pourquoi, direz-vous, cette promesse d'un «Sauveur» ? Ne pouvons-nous, par le libre jeu de l'évolution, par notre effort personnel, nous tirer, à nous seuls, du mauvais pas terrestre ?

Il faut croire que non, Messieurs, et l'état présent du monde l'explique. Considérons, sans complaisance aucune, l'imperfection de notre nature, son inconcevable faiblesse, son égoïsme foncier, les appétits de la chair, l'aveuglement causé par l'orgueil, le désir frénétique de jouissance, et ce besoin de dominer, d'opprimer le prochain, de régner sur les autres ! Non, Messieurs, l'homme livré à ses seules forces est radicalement impuissant pour cette œuvre de rachat.

Cependant, direz-vous, il y eut des sages, il y eut des saints qui parvinrent à se hausser au-dessus de la foule, qui surent faire honneur à l'homme. C'est exact, mais il convient d'ajouter qu'ils n'arrivèrent à ce résultat exceptionnel qu'avec l'aide de Dieu. Pas un seul qui ne lui eût rendu ce témoignage sous une forme ou sous une autre.

L'homme, en ce monde de perdition, a besoin d'un Sauveur, car l'effort qu'il doit donner, qu'il doit consentir pour son affranchissement, dépasse ses propres moyens. Or, «ce Sauveur a paru dans la personne de Jésus» je cite encore Allan Kardec et c'est Lui qui devait être «la véritable ancre de Salut».

Cette ancre divine a touché le sol, elle s'est fixée à la terre un certain temps, elle a brillé aux yeux des hommes, de quelques hommes, d'un éclat unique. Le Christ s'est fait notre égal par l'incarnation afin de vivre notre vie et de se mettre à notre portée dans toute la mesure du possible. Il a non seulement enseigné la loi, mais il a prêché d'exemple par sa mansuétude, son humilité, sa patience à souffrir sans murmurer les pires injustices, les traitements les plus ignominieux et les plus grandes douleurs. Par sa présence, il a purifié la terre saturée de haine bestiale et de cruauté, l'arrachant au joug implacable de l'Adversaire. Et depuis sa venue, il n'a jamais interrompu son action salvatrice ; toujours **la croix** a brillé sur le monde comme signe de Rédemption et d'amour.

Pour qu'une telle mission fût possible, trouvât son accomplissement intégral, il fallait, n'est-ce pas l'évidence, un être pur, un être au-dessus des faiblesses humaines, un être divin ?

C'est ainsi, Messieurs, qu'en empruntant la voie de la révélation, et sans avoir recours à la spéculation théologique, on arrive à concevoir à la fois l'origine, la grandeur et la portée de

l'œuvre du Christ, du moins en ce qu'elle nous touche, nous autres terriens, car elle nous dépasse infiniment.

Vous comprendrez alors qu'Allan Kardec ne nous a point formulé à la légère ces données initiatiques ; vous devinez qu'en nous les transmettant, il n'a rien inventé. L'enseignement des Esprits de Dieu, qui est permanent, se résumera donc dans cette autre proposition fondamentale : Jésus, le Christ, est l'ancre de salut de l'humanité adamique, la nôtre. Chute et salvation relèvent de son magistère. Témoin de notre abaissement, Il est venu pour nous tirer des ténèbres de nos iniquités, en nous traçant la voie qui permet d'en sortir.

Il est l'ancre de salut ; il est aussi le chemin. Il nous l'a dit lui-même : «**Je suis le Chemin, la Vérité, la Vie**».

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

Nous tenons dès lors le fil qui va nous guider parmi les ronces, et les fondrières bordant les sentiers où s'avance le Spiritisme, ce Spiritisme, honni de bien des hommes, à qui pourtant il apporte et apportera demain davantage encore, la libération des routines séculaires.

«Le Spiritisme est aussi ancien que la création». Il en est de même du Christianisme, lié à notre chute et à la venue d'Adam en ce monde, ce qui a fait dire à Saint Augustin que ce qu'on appelait de son temps religion chrétienne n'avait jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain.

Tous les fondateurs de religion, les grands législateurs relèvent du Christianisme et du Spiritisme : Zoroastre, Çakia-Muni, Lao-Tsen, Pythagore les ont enseignés en termes approchants, et c'est avec raison qu'Allan Kardec a fait de Socrate et de Platon des précurseurs de Jésus.

Christianisme et Spiritisme vont de pair, et c'est facile à concevoir si l'on envisage la genèse spirituelle des hommes. Nous trouverons le Spiritisme dans tous les systèmes religieux avec un caractère différent qui vient de ce que ces religions ont plus ou moins dévié de leur norme, car elles sont toutes basées sur la révélation donnée par les Esprits de Dieu ou par l'Esprit-Saint. C'est pourquoi nous n'avons pas à nous étonner de voir un saint Augustin, un saint Jean, un saint Louis, une sainte Jeanne d'Arc, un saint Vincent de Paul, un saint curé d'Ars se faire les apôtres de la «nouvelle révélation». Et si l'on objectait qu'un certain nombre de ces grands Esprits furent ici-bas fermement attachés aux dogmes catholiques, nous répondrions qu'un tel attachement n'était peut-être que de surface, que la compréhension des vérités spirituelles n'est pas en haut ce qu'elle est en bas, et que l'Eglise triomphante n'est pas l'Eglise militante.

Christianisme et Spiritisme ne sauraient être disjoints, témoin encore cet ancien texte des Evangiles, indépendant de la Vulgate, où Jésus est appelé le «Sauveur des Esprits ».

Dans Prolégomènes au Livre des Esprits, d'Allan Kardec, figure le sarment symbolique. «Tu mettras en tête du livre, lisons-nous, le cep de vigne que nous t'avons dessiné, parce qu'il est l'emblème du travail du Créateur ; tous les principes matériels qui peuvent le mieux représenter le corps et l'esprit s'y trouvent réunis : le corps, c'est le cep ; l'esprit, c'est la liqueur ; l'esprit uni à la matière, c'est le grain».

Sous une autre forme, c'est le symbole même de l'Evangile de saint Jean, et cette transposition, je gage, n'a rien de si spécifiquement satanique... Il est entendu que le cep, c'est le Christ et nul autre, et que toute nourriture nous vient de lui.

LE SPIRITISME CHRISTIQUE

Un doute se lèverait-il chez certains d'entre vous ? Ah ! Je sais : le goût de la métaphysique orientale, mise à la mode par les philosophes allemands et les théosophes

contemporains, n'est pas sans avoir influencé, ces derniers temps, la pensée française. Des écrivains connus, voire célèbres, se sont faits chez nous les propagateurs du védantisme, c'est-à-dire des grandes doctrines idéalistes hindoues.

L'un d'eux a prétendu que l'Occident avait à prendre des leçons et des inspirations, en Orient pour arriver à la rénovation spirituelle nécessaire. On a prôné le bouddhisme sous toutes ses formes ; on a préconisé les méthodes d'enseignement de la Yoga ; on a évoqué les déconcertants pouvoirs du magisme tibétain.

Loin de moi, Messieurs, de prétendre que ce retour vers l'Orient soit chose inutile. Non ! il est même nécessaire aujourd'hui de porter ses regards vers le monstrueux orage qui monte de l'Asie. Cela pourra servir à dessiller bien des yeux fermés jusqu'ici aux signes avant-coureurs des tragiques événements qui se préparent. Mais du point de vue qui nous occupe, il n'y a rien là qui atteste que nous ayons à rechercher une maîtrise quelconque chez les hindous et chez les asiatiques. Les asiatiques, ont leurs traditions, leurs codes, leurs systèmes religieux adaptés à leur mentalité et à leur tempérament propres, comme nous avons les nôtres. L'Occident civilisateur, malgré ses tares, n'a pas à rechercher la lumière ailleurs que chez lui, attendu qu'il l'a reçue, pure de tout alliage, du Maître des Maîtres.

Que Lao-Tseu, Bouddha, Zoroastre, Hermès, Orphée, Pythagore, Mahomet aient été, à des titres divers, des envoyés divins, nous pouvons raisonnablement l'accepter ; rien ne s'y oppose. Quant à les mettre sur le même pied que Jésus, non ! Jésus n'est pas un envoyé, c'est l'Envoyé, l'Emmanuel, le Christ !

Six siècles, avant sa venue, Çakia-Mouni, le Bouddha, apparaît dans l'Inde comme un précurseur. Il préconise la nécessité de la vie intérieure. Six siècles après Jésus, Mahomet vient rappeler aux Orientaux la nécessité de servir en tout et avant tout, Allah, le Suprême. Mais au centre de ces deux enseignements religieux rayonne l'Évangile conciliant et vivifiant le tout en y faisant converger les rayons de la lumière éternelle.

Vu du plan strictement humain, «le rôle de Jésus, dit Allan Kardec, n'a pas été simplement celui d'un législateur moraliste, sans autre autorité que sa parole ; il est venu accomplir les prophéties qui avaient annoncé sa venue ; il tenait son autorité de la nature exceptionnelle de son esprit et de sa mission divine ; il est venu apprendre aux hommes que la vraie vie n'est pas sur la terre, mais dans le royaume des cieux, leur enseigner la voie qui y conduit, les moyens de se réconcilier avec Dieu, et les pressentir sur la marche des choses à venir pour l'accomplissement des destinées humaines».

Remarquons, Messieurs, avec quelle concision admirable se trouve indiqué, dans ces quelques lignes, le rôle immense du Maître unique.

«Cependant, ajoute l'auteur, il n'a pas tout dit, et sur beaucoup de points, il s'est borné à déposer le germe des vérités qu'il déclare lui-même ne pouvoir être comprises ; il a parlé de tout, mais en des termes plus ou moins explicites. Pour savoir le sens caché de certaines paroles, il fallait que de nouvelles idées et de nouvelles connaissances vinssent en donner la clé, et ces idées ne pouvaient venir avant un certain degré de maturité de l'esprit humain».

D'où la nécessité du Spiritisme qui vient à son heure donner la clé de phénomènes jusqu'alors inexplicables ; et il faut remarquer ici que le récent progrès des sciences en tous domaines, surtout en physique, appuie fortement son enseignement.

Voilà justement où apparaît, sous son jour exact, le rôle de la science. Elle vient contrôler les phénomènes, en rechercher les causes, selon la méthode qui lui est propre. Beaucoup de science mène à Dieu ; c'est un pas de fait vers la grande synthèse. Nous devons pour l'instant nous en contenter.

Le rôle du Spiritisme, au temps où nous sommes, c'est-à-dire à l'aube déjà perceptible d'une ère nouvelle, ne saurait être mieux défini qu'il le fut voilà trois quarts de siècle par son fondateur.

« Il vient, accomplir, aux temps prédits, ce que le Christ a annoncé, et préparer l'accomplissement des choses futures. **Il est donc l'œuvre du Christ qui préside lui-même, ainsi qu'il l'a pareillement annoncé, à la régénération qui s'opère et prépare le règne de Dieu sur la Terre.** »

Ces perspectives, vous le voyez, débordent de fort loin le rôle que d'aucuns voudraient lui assigner. Pourtant, Messieurs, son rôle véritable, son rôle primordial n'est pas impossible à discerner. En affirmant, en démontrant la primauté nécessaire du spirituel parmi les hommes, il prépare leur réconciliation dans l'harmonie, dans le travail et dans la paix.

Sous la direction du Christ, le Spiritisme prend donc une orientation ferme et décisive qu'il ne saurait avoir sans lui. Il ne louvoie plus entre la science et la philosophie, entre tel ou tel système religieux, entre telle ou telle règle de vie ; il va droit au but. « Le Spiritisme bien compris mais surtout bien senti, dit encore Allan Kardec, conduit forcément aux résultats ci-dessus qui caractérisent le vrai spirite comme le vrai chrétien, **l'un et l'autre ne faisant qu'un.**

«Le Spiritisme ne crée aucune morale nouvelle ; il facilite aux hommes l'intelligence et la pratique de celle du Christ en donnant une foi solide et éclairée à ceux qui doutent ou qui chancellent ».

Voilà, Messieurs, la pensée d'Allan Kardec. C'est la mienne, et c'est la vôtre, j'en suis assuré.

Qui a la foi profonde en lui n'a pas besoin du Spiritisme, c'est entendu. Mais à ceux qui en sont privés, ils sont légion dans notre société moderne, où trône la science dont on a fait la dernière idole, les faits, les manifestations phénoméniques fournissent un sérieux point d'appui, mais à condition qu'on en saisisse immédiatement toutes les conséquences spirituelles, toute la portée morale.

Est-il besoin, pour comprendre des données si simples, d'une grande intelligence, d'une culture étendue ? «Non, dit le maître que j'interrogerai à nouveau, car on voit des hommes d'une capacité notoire qui ne les comprennent pas, tandis que des intelligences vulgaires, des jeunes gens même à peine sortis de l'adolescence en saisissent, avec une admirable justesse, les nuances les plus délicates. Cela vient de ce que la partie en quelque sorte matérielle de la science ne requiert que des yeux pour observer, tandis que la partie essentielle veut un certain degré de sensibilité qu'on peut appeler la maturité du sens moral, maturité indépendante de l'âge et du degré d'instruction parce qu'elle est inhérente au développement, dans un sens spécial, de l'Esprit incarné ».

Cessons donc, Messieurs, si nous voulons être logiques, si nous voulons être vrais, de nous arrêter trop longtemps aux faits qui ne disent rien par eux-mêmes, alors que le Spiritisme, je le répète à dessein, est tout entier dans l'enseignement des Esprits de Dieu.

Entre le spiritisme, tel que le conçoit Allan Kardec, et le Christianisme évangélique, il n'y a donc pas l'ombre d'une différence. Les vrais spirites sont les spirites chrétiens : leur mot d'ordre est : « **Hors la charité, point de salut !** »

LE CHRIST VIVANT

Un autre doute s'est élevé, je le sais, chez certains spirites, relativement à l'historicité de Jésus. Ils se demandent s'il ne s'agirait pas là d'un personnage mythique autour duquel graviterait la légende chrétienne, plutôt que d'un homme ayant foulé réellement le sol de notre planète.

Des exégètes, des écrivains philosophes, tous excellents dialecticiens, ont trouvé dans les textes bibliques des éléments pour ou contre. En tirant sur les textes, on leur fait dire exactement ce que l'on veut dire soi-même. Mais il ne s'agit pas ici d'un plaidoyer, il s'agit de la recherche du vrai, dont toute passion doit être exclue.

Laissant la dialectique, consultons le bon sens d'abord, et puis recherchons s'il y a, ou non, évidence dans le fait. La question des preuves historiques devient dès lors secondaire, attendu que tous les envoyés divins ont ceci de caractéristique qu'ils ne laissent après eux nulle trace de leur passage, si ce n'est l'orientation spirituelle qui s'ensuit dans les milieux où ils sont apparus. Il en a été de même pour Jésus.

Si le témoignage concordant des Evangiles ne vous suffit pas vous avez celui de saint Paul, vous avez le témoignage des apôtres ; et si cela vous semble insuffisant, vous avez celui des martyrs et des saints, autres témoins de Jésus Christ. C'est dit le professeur Puesch, une des plus grandes aberrations de la critique que d'avoir voulu imaginer un christianisme sans lui, et P. Fargues remarque justement que la réalité historique de Jésus n'a jamais été niée par les anti chrétiens d'autrefois. La cause est donc entendue, et je n'en veux pour preuve que la déclaration, l'aveu formel d'un Barbusse ou d'un Guignebert, appartenant tous deux à la critique rationaliste.

Dans un excellent ouvrage spirite : « **Le vrai message de Jésus** » par Léon Meunier, je trouve ces lignes judicieuses que je livre à votre appréciation :

« Nous ne faisons pas du personnage de Jésus, en tant que personnage historique, une question de pure érudition. Si quelques-uns ont nié l'existence de Jésus, personne n'a pu nier l'existence de la doctrine christique : c'est là le point essentiel. Celle-ci, en effet, s'impose à l'évidence par une double manifestation : manifestation «livresque» puisque nous la trouvons dans les Epîtres de Paul datées de l'an 51 et la suivons à travers les siècles, discutée par les Eglises, les hérétiques et les historiens.

«Manifestation vécue» puisqu'elle a suscité au cours de tous les temps, des mouvements historiques, a peuplé les solitudes d'innombrables monastères, fait jaillir de terre, sous tous les cieux, des monuments, des chefs-d'œuvre d'architecture qui frappent encore aujourd'hui nos yeux émerveillés. Or, si on ne peut nier la promulgation de la doctrine christique, quel motif a-t-on de nier le promulgateur ? »

Aucun motif recevable, Messieurs, et l'esprit de système doit être banni de nos rangs. Le Christianisme est né de la venue du Christ sur la terre et de l'action de son Envoyé, le Consolateur, le Paraclet. Et le Christ est vivant et agissant depuis lors, à tous les âges, et l'Esprit-Saint demeure parmi nous, comme il était parmi les chrétiens, aux premiers temps de notre ère. **Voilà le fait spirite central que nous avons pour mission d'envisager, de reconnaître et de publier.**

Le Christ vivant ! Voilà la révélation qui devait nous être faite en ces jours d'inquiétude et d'angoisse que nous traversons, en ces jours d'appauvrissement de la foi et de doute qui rappellent les temps où parlait l'apôtre des gentils, afin que la grande épreuve qui nous est annoncée soit éclairée du rayon divin de l'Espérance.

Nombreux déjà sont les grands missionnés à l'œuvre sur la terre. Je n'en prendrai qu'un seul, et je l'irai chercher en dehors des ordres religieux, hors du sacerdoce, et j'invoquerai son témoignage qui a été apporté récemment, ici même, en terre Vaudoise. Et je le laisserai parler, parce que son langage est libre, exempt de tout accent confessionnel, étranger au dogme. Peut-être est-il encore de ce monde, mais on est sans nouvelles de lui à l'heure actuelle ; peut-être est-il mort en apôtre, en martyr, selon son vœu, une telle mort étant le seul paraphe qu'appelle une telle vie. Je veux parler du Sâdhou Sundar-Singh, l'apôtre hindou du Christ vivant.

Retracer sa vie m'entraînerait trop loin. Je dirai seulement qu'elle tient du prodige.

Sachez toutefois qu'après une révélation semblable au coup de foudre de Saül de Tarse sur le chemin de Damas, cet hindou de haute caste quitta le monde alors qu'il était encore adolescent, rompit avec sa famille qui le persécutait, ne le comprenant pas, et revêtant la robe de Sâdhou, c'est-à-dire de saint homme itinérant, partit seul, dénué de tout, bafoué, molesté, sur les grandes routes de son immense pays.

Un de ses biographes nous dit que le calme de son expression et de son maintien, l'assurance paisible et la dignité de sa démarche, même sans tenir compte de la robe et du turban, lui donnaient l'air «d'être sorti des pages de la Bible».

Un sâdhou, dans l'Inde, trouve toujours, tant bien que mal, le gîte et le couvert au cours de sa vie errante. Il vit, avec facilité, une étonnante vie de renoncement, qui nous apparaît, à nous occidentaux, comme une gageure impossible à réaliser. Parcourant la péninsule en tous sens, se mêlant aux gens de toute condition, par le froid, par le chaud, tantôt dans la forêt, tantôt dans la jungle, tantôt sous le climat torride de Ceylan, tantôt dans les neiges et les glaces du Tibet, au pays des lamas, Sundar-Singh, brimé, maltraité, persécuté, quelquefois atrocement martyrisé, s'en va, ardent, infatigable, invincible, son nouveau Testament en langue ourdou dans la poche de sa robe, n'ayant pour tout bien que l'assistance de son divin Maître.

Sa vie est un perpétuel miracle, qu'il accueille le plus simplement du monde, car rien ne l'étonne. C'est en se racontant qu'il convainc ; ce sont les faits qui parlent pour lui, faits étranges, miraculeux, inouïs.

Il est impossible de trouver la moindre trace de sacerdotalisme, de formalisme, de dogmatisme dans son enseignement. Et ce ne fut pas sans étonnement qu'on l'entendit enseigner dans les temples, ici même, en Suisse quand il y vint, appelé par le Comité de secours de la Mission aux Indes, en 1918, de même que dans les milieux évangélistes de Londres où il se rendit ensuite.

«A quelle église appartenez-vous ?», lui demandait-on. « A aucune, répandait-il. J'appartiens à Christ, cela suffit. Dans le sens spirituel, j'appartiens à toute Eglise dans laquelle se trouvent de vrais chrétiens. »

Malheureusement, les vrais chrétiens sont devenus rares. «Il est écrit dans la Parole de Dieu, dit Sundar-Singh, que les siens ne purent pas le comprendre et le rejetèrent. Il en est de même aujourd'hui dans les pays soi-disant chrétiens. Ils sont bien son peuple, et ils croient en Lui, jusqu'à un certain point ; mais ils sont surtout des chrétiens de nom. Eux qui ont reçu tant de bénédictions par le Christianisme, ils oublient Christ et il ne peut pas leur montrer sa puissance. **Dieu montre sa merveilleuse puissance à ceux qui cherchent la vérité.** « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. Son peuple, ceux qui se disent chrétiens, ne lui ouvrent pas en réalité leur cœur et ils le rejettent... » Il pourrait peut-être leur dire : «J'ai une place dans vos Eglises, mais je n'en ai point dans vos cœurs ; vous m'adressez un culte, mais vous ne me connaissez pas, parce que vous n'avez jamais vécu avec moi ».

Paroles sévères, mais combien justes ! Et peut-être, Messieurs, trouverons-nous ici la raison de ce grand silence des Eglises sur cet homme extraordinaire qui s'égale aux plus grands saints par la simplicité et la vigueur de son action apostolique.

«**La connaissance du Christ**, dit-il encore, **est un fait d'expérience.** Le mois dernier, c'est toujours Sundar-Singh qui parle, traversant Emmaüs, village situé à onze kilomètres de Jérusalem, je me rappelais ces deux disciples qui s'entretenaient de Jésus, alors que Jésus lui-même marchait, à côté d'eux sans qu'ils le reconnussent. Après qu'il eut disparu, ils se dirent : «C'était Lui !» C'est à l'aide d'une merveilleuse expérience qu'ils réalisèrent la présence de leur Maître près d'eux, car ils dirent : «Nos cœurs ne brûlaient-ils pas au-dedans de nous quand il marchait à nos côtés ?»

Ce cœur brûlant était le résultat de sa présence ».

Oui, Messieurs, la connaissance du Christ est un fait d'expérience parce que cette présence divine dont parle le Sâdhou, s'impose à l'âme qui en est touchée comme une réalité dont le sensorium tout entier est pénétré, illuminé, ravi dans une proportion telle que l'adhésion à cette réalité ne souffre plus l'ombre d'une hésitation. Et ceci explique l'héroïsme surhumain des martyres.

Connaître Christ ! «Beaucoup de chrétiens connaissent Jésus, par les Evangiles, sans réaliser qu'il est le Christ, le Christ vivant. **Ils ne le connaissent pas véritablement...** Saint Paul a dit : «Je n'ai pas honte de souffrir pour lui car je connais celui en qui j'ai cru».

«Il y a une grande différence entre **savoir** quelque chose du Christ et **connaître** Christ » dit encore Sundar-Singh

Et voici son Credo : «Je crois en Jésus-Christ, non pas à cause de ce que j'ai lu dans la Bible à son sujet, ni parce que quelques docteurs m'ont parlé de Lui, m'ont engagé à me convertir, mais parce que **JE L'AI VU, LUI, LE SEUL SAUVEUR DU MONDE**»

Ainsi donc, Messieurs, le Christ reconnu et servi par Sundar-Singh n'a rien du Christ stylisé parfois de façon profondément émouvante par l'iconographie catholique (où l'art parfois atteint au sublime, sans toutefois pouvoir nous restituer l'image réelle de l'Etre glorieux que nous voyons représenté pendu au bois, martyrisé et sanglant) c'est le Christ vivant dont la beauté, l'action, la puissance souveraines dépassent nos conceptions les plus osées. C'est Celui que les apôtres reconnurent dans son corps de gloire, après les événements qui marquèrent la disparition du Fils de l'homme.

Après tant d'autres également dignes de foi, Sundar-Singh apporte son témoignage, et c'est le témoignage d'un homme instruit dans la science occidentale, quoique n'ayant rien perdu des qualités foncières d'une race à qui ne sont étrangères ni la métaphysique, ni la mystique la plus haute.

D'après lui, le christianisme est le complément de l'hindouisme. Celui-ci a creusé les canaux que Jésus est venu alimenter d'une eau qui donne la vie éternelle.

Souvenons-nous, spirites, de la formule du Sâdhou, car elle est un trait de lumière : La connaissance du Christ est un fait d'expérience.

La conception christique de l'apôtre découle de sa propre vision : «Je vis, nous dit-il entre autres choses, des ondes de vie et d'amour irradiant du Christ en qui habite corporellement toute la plénitude de la divinité.

Ce sont elles qui engendrent la vie.

Ainsi, poursuit-il, d'une façon toute mystérieuse, ce sont des ondes de lumière et d'amour qui donnent la vie aux créatures de toute espèce ».

Puis, ayant parlé de ce rayonnement fluidique divin, il ajoute : «la matière et le mouvement ne peuvent créer la vie, **la vie seule peut engendrer la vie.**»

Ainsi, parle un homme ayant une expérience spirituelle du Christ.

C'est un langage nouveau : c'est le langage spirite.

Et maintenant, Messieurs, que vous dirai-je ? Je voudrais avoir indiqué avec assez de pertinence et de fermeté les raisons majeures qui poussent irrésistiblement la doctrine d'Allan Kardec vers la voie de l'Esprit divin, de l'Esprit-Saint qui seul régit la science spirituelle, la connaissance au plein sens du mot.

Autre chose est la science, selon la conception actuelle, autre chose est la connaissance. Point de connaissance sans conscience. La conscience, voilà le laboratoire idéal ! Que dis-je, le laboratoire ? Voilà le vrai temple où nous attend le Maître de la vie...

Nos sciences, il faut l'espérer, trouveront quelque jour, et peut-être par le Spiritisme, le chemin d'une synthèse qui s'impose dès aujourd'hui et s'imposera demain encore davantage. Mais notre vrai chemin, à nous spirites, est trouvé : C'est le chemin que Jésus nous a tracé lui-même ; c'est Christ lui-même !

«Le Spiritisme sera christique ou il ne sera pas. » Retenons cette formule, Messieurs, elle est de René Kopp, et vous savez que c'est une parole autorisée.

Le Christ nous enseigne **par le cœur**, car c'est là que le sentiment épouse la raison, que l'intuition féconde l'intelligence, que l'inspiration se décante et se clarifie. C'est dans ce sanctuaire, non ailleurs que nous attend, bien au-delà des postulats incertains de l'intelligence,

bien au-delà des concepts édifiés sur une science matérielle tâtonnante, bien au-delà de notre chétive personnalité actuelle, c'est là, dis-je, et non ailleurs, que nous attend, pour nous conduire au but que nous devons atteindre par nécessité et pour notre bien suprême, le Seigneur, le Médiateur, le Sauveur des Esprits, le Prince de la paix :

CHRIST-JÉSUS